Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 49

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186623

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

étincelants venus des tropiques, rien ne manque à sa riche collection, qui attire tous les amateurs. A côté du dit magasin se trouve un pauvre oiseleur moins approvisionné et n'ayant que des espèces modestes; aussi a-t-il mis comme enseigne, en langage du pays :

C'est pas celles qu'a les plus belles plumes
que chantions le mieux !

* *
*

Un de nos abonnés nous écrit :

L'*Educateur* publie, dans son numéro du 15 novembre, une dictée faite aux examens d'automne, pour l'obtention du brevet primaire neuchâtelois, qui mérite d'être citée comme un gâchis des plus achevés. Il suffit pour s'en convaincre de lire deux ou trois fragments de ce morceau qui a pour titre : *Une chasse à l'autruche.*

Les chasseurs qu'on aurait dit emportés dans un tourbillon de poussière toute ténue et tout aveuglante, s'élancèrent couchés sur l'encolure de leurs alezans, et piquèrent droit au troupeau d'autruches qui, tout effrayées se précipitèrent vers le sud, poursuivies par l'ouragan, que leur vitesse, leur rapidité même, quelque grande qu'elle fût, ne mît pas à l'abri de ses atteintes.

Voilà donc un ouragan que la vitesse des autruches ne met pas à l'abri de ses propres atteintes !...

Les autruches qu'avaient fatiguées la poursuite continue des rebatteurs, n'avaient qu'une avance de cinq cents quatre-vingts à six cents mètres; mais animées par la rencontre de ce nouveau péril, elles n'avaient garde de rompre leurs rangs, et, redoublant d'efforts inouïs, nageant dans l'air avec leurs ailes d'une frêle envergure, on pouvait les apercevoir et on les a vues souvent courir avec une impétuosité, etc.

Les chevaux, avec cette perspicacité, ce flair qui les caractérise, semblaient comprendre qu'il fallait payer d'une suprême énergie les triomphes qu'on leur avait demandés et la réussite sur laquelle on avait compté; aussi galopaient-elles ces nobles et intelligentes bêtes, allongées sur l'éperon, fumant des nasaux, les flancs sanglants, avec une ardeur, un zèle tout ordinaire. Enfin, à divers intervalles, de droite et de gauche, les pauvres bêtes, de guerre lasse, s'arrêtaient court, le bec ouvert, les jambes frémissantes, attendaient le coup de grâce qui devait mettre fin à leurs longues et indicibles souffrances.

Il y a des chevaux qu'on aperçoit..... courir !..... Enfin, il y a des chevaux qui, d'abord « nobles bêtes », ensuite « pauvres bêtes », de guerre lasse, s'arrêtent court, et... « le bec ouvert !!! »

* *
*

Un flâneur qui passe sa vie à faire à tout propos des compliments se présentait dernièrement chez un artiste, décidé par avance à tout admirer quand même.

— Quel joli portrait vous avez là, lui dit-il, quel coloris, quelle teinte ! Mais quel air idiot elle a ? Où diable avez-vous été chercher ce modèle ?

— C'est ma sœur, lui répond l'artiste.

— Ah pardon ! mille excuses, se récrie le visiteur, j'aurais dû m'en douter.

* *
*

Mme R..., revoit son petit garçon qui a quatre ans et qui vient de passer six mois à la campagne. Elle est au moment de sortir, et porte un chapeau avec des cerises parfaitement imitées.

— Viens m'embrasser Anatole !

L'enfant lui saute au cou; puis, à peine à terre, il la prend par le bas du corps et la secoue de toutes ses forces.

— Pourquoi me secoues-tu ainsi ?

— Tiens ! c'est pour faire tomber les cerises, donc !

---

4 **Aux innocents les mains pleines.**

— Ça sera un garçon, pas vrai ? disait-il à Jeanne :

— Oui, un garçon !... J'aimerais mieux ne jamais le mettre au monde, pour que, plus tard, il ne fasse pas souffrir à une femme, ce que tu me fais souffrir à moi.

— Tais-toi, Jeanne, ne parle pas comme cela, ça me fait du chagrin !...

— Avec ça que je n'en ai pas moi du chagrin et que tu te prives de m'en donner, plus que je n'en puis porter.

— Si, ce sera un garçon, reprenait Simon, en frappant du poing sur la table ; j'en ai l'idée et mes idées ne me trompent jamais.

Et puis je veux un garçon, moi, il faut que tu m'en fasses un, ma Jeannette, et il enveloppait sa femme, tout entière, d'un long regard de tendresse; si tu veux nous l'appellerons Pierre, ou Pierrot ; ma brave femme de mère s'appelait Pierrette, elle m'a aimé ! elle m'a gâté !... malgré les taloches qui m'arrivaient de temps à autre, pour me faire marcher droit, quand j'avais envie d'aller de travers ; et, chez le bon Dieu, où elle est, ça lui fera plaisir d'avoir un petit-fils qui s'appelle comme elle.

— On l'appellera Pierre, reprit Jeanne doucement, si tu me promets de ne plus boire.

— On tâchera, fit l'homme, en se grattant le front, il n'osait promettre d'une façon bien ferme, ne se sentant pas le courage de tourner tout à fait le dos au cabaret.

En effet, Simon ne rompit point avec ses habitudes et Jeanne, réduite à la dernière des misères, accoucha pauvrement et tristement, sur son maigre lit, vu que c'était la seule chose qui lui restait, de tout ce joli ménage qu'elle avait apporté en dot, à son mari.

Jeanne devait nourrir son enfant : la malheureuse n'était point assez riche pour payer une nourrice étrangère qui aurait donné, à son garçonnet, au fond de quelque campagne, un bon lait bien calme, bien reposé, bien nourrissant.

Mais ce n'est pas tout de vouloir nourrir un enfant, il faut encore pouvoir le faire et Jeanne, une fois relevée de son grabat de misère, n'avait rien dans ses mamelles, taries par les privations, pour allaiter l'enfant qu'elle venait de mettre au monde.

Et Pierre pleurait-il, du matin au soir, et surtout du soir au matin ; alors Jeanne pleurait bien davantage, comme si ces larmes avaient dû lui redonner le lait qui lui faisait défaut.

— Qu'as-tu ? lui demandait Simon, qui n'aimait pas à voir les gens en larmes, et qui continuait à boire sa paie de chaque quinzaine, avec les bons petits camarades.

— J'ai, reprit-elle, d'un mouvement énergique et fier, que l'enfant meurt de faim, ne vois-tu pas que je n'ai plus rien à lui donner. Et la malheureuse femme frappait sa poitrine impuissante.

— Plus de lait pour le petit ?... Ah ! mais ce n'est pas drôle, ça, fit Simon, en se laissant tomber sur une chaise, à côté du berceau dans lequel reposait l'enfant chétif, qui se plaignait et pleurait sans cesse.

Le forgeron regarda sa femme, puis le petit Pierre, après cela il sortit comme une bombe.

Une demi-heure après il revenait tenant d'une main un